

LES DEUX
DRAGONS SACRÉS DE BABYLONE
ET LEUR PROTOTYPE CHALDÉEN

PAR

M. LÉON HEUZEY

EXTRAIT de la *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale*,
vol. VI, n° 3, 1906.



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ÉCOLE DU LOUVRE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

—
1906

Bibliothèque Maison de l'Orient



147970

LES DEUX
DRAGONS SACRÉS DE BABYLONE
ET LEUR PROTOTYPE CHALDÉEN

PAR
M. LÉON HEUZEY

PLANCHE IV

Une empreinte portant le nom de Goudéa m'a déjà fourni l'occasion de déterminer les caractères d'un être fantastique qui se montre alors pour la première fois dans l'imagerie chaldéo-babylonienne¹. C'est un quadrupède ailé, à tête et à cou de serpent, à pattes antérieures de carnassier et postérieures de rapace ; mais la nature du serpent est dominante, comme l'indique la langue fourchue, très nettement dessinée. Ce monstre vraiment apocalyptique, l'un des plus hideux et des plus disparates que l'on puisse rêver, escorte deux divinités protectrices, un dieu et une déesse, qui présentent le célèbre patési au grand dieu Êa, maître des eaux jaillissantes. Enfin, à la juxtaposition des formes animales s'ajoute encore une étrange coiffure à deux cornes, surmontée d'une double aigrette ; il s'en échappe, pour comble d'in vraisemblance, une longue torsade de cheveux, enroulée à son extrémité, parure tout à fait inattendue sur



une tête de serpent. C'est que le symbolisme asiatique n'est point arrêté par l'incohérence des attributs : nous retrouvons là une coiffure consacrée par les traditions les

1. Nous en donnons ici une reproduction plus exacte que celle de la *Revue*, t. V, p. 135.

plus antiques de l'imagerie religieuse en Chaldée : le bonnet à cornes et à plumes des divinités, avec tous les détails que nous avons déjà relevés sur la Stèle des Vautours et sur les cylindres archaïques, y compris la chevelure à longues boucles enroulées, reconnue aussi sur les images des anciens dieux chaldéens¹. Il a été démontré d'autre part que cette coiffure symbolique, véritable brevet de divinité, était concédée parfois à certains démons aux formes demi-bestiales, tels que le taureau à tête humaine, considérés comme des génies protecteurs et déifiés à ce titre. Dès lors, on ne peut douter non plus que le monstre à tête de serpent n'occupât un rang élevé dans la hiérarchie des êtres surnaturels et ne fût, en dépit de sa forme terrifiante, un démon protecteur, jugé digne de recevoir les honneurs divins.

Comme l'exiguïté de la figure gravée sur le cachet de Goudéa pouvait cependant laisser quelque indécision sur plusieurs des formes que nous venons de décrire, nous avons pris comme terme de comparaison un autre monument du même règne, où la représentation, sculptée en relief, avec un soin minutieux et des dimensions plus fortes, ne laisse rien dans le vague : il s'agit du remarquable vase à libation, consacré



par le patési à son patron personnel, le dieu Nin-ghis-zida². Ici l'animal composite s'est dédoublé en deux figures affrontées, dressées sur leurs pattes postérieures et placées en sentinelle des deux côtés d'un symbole religieux, composé de deux autres serpents, mais ceux-ci naturels et entrelacés comme dans le caducée classique. Bien que les pattes soient plus courtes, le cou plus épais et moins développé que dans la figure précédente, sans doute à cause de l'espace restreint dont disposait le sculpteur, les formes générales sont, à quelques légères variantes près,

sensiblement les mêmes. Les cornes latérales du bonnet, ses deux plumes légèrement recourbées, la boucle enroulée, qui compte évidemment pour deux, se dessinent avec toute la netteté désirable. Une série de petits losanges, semés sur le cou et sur tout le corps, indiquent de plus les écailles et s'étendent jusque sur la longue queue serpentine, terminée par un dard recourbé comme celui du scorpion.

Profitons du quatuor de serpents ici groupé, pour noter plusieurs traits essentiels par lesquels les anciens artistes chaldéens, observateurs scrupuleux, caractérisaient la

1. Voir *Origines orientales*, pp. 71 et 74 ; *Catalogue des Antiquités chaldéennes*, pp. 107, 269, 287, 339 ; *Découvertes en Chaldée*, pl. 43, B. et C.

2. *Découvertes en Chaldée*, pl. 43, p. 234 ; et *Catalogue*, n° 125.

nature du serpent, détails minimes en apparence, mais qui nous serviront à suivre la dégénérescence du type primitivement arrêté. Je retiens surtout les caractères suivants : la tête plate, l'œil rond formé de deux cercles concentriques, la bouche fendue très loin, et le nez toujours marqué de plusieurs lignes parallèles, indiquant les écailles qui le recouvrent. On verra par la suite l'utilité de ces constatations.

Avant d'aller plus loin et de quitter la haute époque chaldéenne, je voudrais tirer de la comparaison des deux représentations ci-dessus décrites une conclusion intéressante pour la mythologie de ces anciens âges. Sur le vase à libation de Goudéa, il n'est pas assurément téméraire de considérer les deux serpents entrelacés et les deux gardiens à tête de serpent qui les accompagnent comme se rattachant particulièrement au symbolisme du dieu Nin-ghis-zida, auquel le vase est consacré par une dédicace formelle¹. De plus, ce dieu étant, comme nous le savons, le patron personnel du patési, il est aussi très naturel de penser que c'est lui qui, sur l'empreinte, est figuré dans l'action d'amener son fidèle client devant le trône du dieu des eaux². Cette supposition très vraisemblable m'ayant fait regarder la représentation de plus près, j'y ai relevé un détail qui m'avait échappé tout d'abord : des épaules du dieu présentateur s'élèvent deux lignes serpentes, où je n'avais vu que des accidents de la surface³. Examinées avec plus d'attention, ces lignes sont bien en réalité deux serpents, qui semblent sortir des épaules mêmes de Nin-ghis-zida et ne permettent plus aucun doute sur son identité. Telles les flammes qui s'échappent des épaules de Samas ; tels les gerbes d'épis des dieux agricoles ou les trophées d'armes de la déesse Istar, surgissant aussi des épaules de ces divinités. Nous avons là un nouvel exemple de l'une des formes les plus curieuses et les plus originales du symbolisme chaldéen. En suivant la même idée, on est amené à penser que la déesse qui, placée derrière Goudéa, fait ce que j'ai appelé le geste de l'intercession, est la parèdre de Nin-ghis-zida, et il semblera tout à fait logique et naturel qu'elle soit suivie par le quadrupède à tête de serpent, qui fait étroitement partie, au moins dans les cultes locaux de Sirpourla, du même cycle mythologique.

II

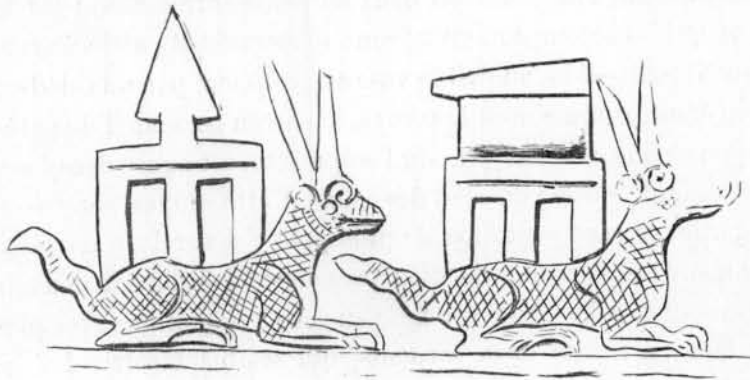
Mon premier travail, que je viens de reprendre ici comme point de départ, ne s'était pas arrêté à l'époque de Goudéa. J'avais déjà montré que le type du monstre à tête de

1. Dans une incantation magique traduite par François Lenormant, Nin-ghis-zida se montre comme un dieu de la région souterraine ; c'est lui qui a posté l'un des deux grands taureaux qui en gardent les portes (W. A. I., IV, 23, 1 ; Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens*, p. 158). Ces gardiens n'auraient-ils point aussi quelque rapport avec les monstres dont il est ici question ?

2. Le grand cylindre de terre cuite A (col. xviii, 16 et 17) dit en propres termes de Goudéa : « Nin-ghis-zida, son dieu, le tint par la main ». F. Thureau-Dangin, *Les Inscriptions de Sumer et d'Accad.*, p. 159.

3. Voir notre première figure, page 1.

serpent, tout en subissant quelques altérations, s'était perpétué à travers toute la période de l'hégémonie babylonienne et même de l'empire néo-babylonien, les *koudourrous* ou galets sculptés de bornage permettant surtout d'en préciser la physionomie et d'en suivre les variations pendant cette longue suite de siècles. L'animal fantastique continue à être dédoublé en un couple de deux êtres semblables entre eux et placés presque toujours l'un derrière l'autre, mais qui semblent pourtant, par la différence des symboles qui les accompagnent, consacrés à deux divinités distinctes. Le corps a conservé les mêmes formes composantes, sauf toutefois qu'il devient aptère et qu'il n'a plus d'ailes.



Mais ce qui semble surtout s'altérer et se perdre, dans les reproductions successives, c'est la notion exacte des éléments qui formaient la coiffure divine de ces êtres mystérieux. Le bonnet s'aplatit, les deux cornes latérales s'atrophient au point de n'être plus que deux courtes volutes décoratives. Les plumes, au contraire, se développent en deux longues pointes, parfois striées, dentelées ou légèrement ondulées, mais le plus souvent droites et raides comme les cornes de certaines espèces d'antilopes. Quant à la torsade de cheveux, elle est relevée sur le cou et s'y transforme en une étroite crinière, dont l'origine n'est que rarement et timidement attestée par un léger enroulement terminal. En un mot, les exécutants, ne comprenant plus la véritable nature des détails qu'ils ont à copier, les ramènent à des formes banales ou s'en tiennent à des figurations indécises.

Grâce à ces déductions, nous avons pu établir d'avance que l'un des deux monstres à tête de serpent était devenu certainement l'animal symbolique et sacré du dieu Mardouk, le puissant patron de Babylone. En effet, l'attribut qui est toujours dressé sur le siège divin dont il a la garde, est une grande pointe de lance de forme triangulaire, et deux des *koudourrous* rapportés de Suse, très instructifs à cet égard, portent près de la lance ou sur la lance même, le nom du grand dieu babylonien¹. Pour le monstre jumeau, le symbole est tout autre : c'est, le plus souvent, une pointe,

1. J. de Morgan. *Délégation en Perse*, I, p. 168, fig. 379, n° 1 ; cf. VII, p. 146, fig. 457.

simplement posée sur le siège et rappelant sans doute le coin ou clou qui est l'élément générateur de l'écriture cunéiforme. Sans pouvoir être aussi affirmatif sur ce sujet que sur le nom de Mardouk, j'ai cependant considéré comme infiniment probable qu'un pareil attribut devait désigner le second patron de la grande cité asiatique, Nébo, assimilé à la planète Mercure, dieu de l'intelligence et des inventions, l'Hermès babylonien, dont le nom entre si souvent, comme partie essentielle, dans ceux des rois de la dernière période.

Telles sont les conclusions dont j'avais donné un premier aperçu et que je viens de reproduire en les développant et en y ajoutant quelques observations nouvelles. Ce qui m'invite aujourd'hui à y revenir, c'est que d'autres exemples récents, d'une évidence particulière et d'une grande valeur, sont venus confirmer, grâce au mouvement continu des découvertes en Orient et au courant favorable de nos acquisitions, les prémisses que j'avais posées.

III

On sait que, depuis plusieurs années, une mission allemande, subventionnée par la Société Orientale de Berlin, s'est établie sur les ruines mêmes de Babylone et y a exécuté des fouilles en plusieurs points du grand tell connu sous le nom d'*El Kasr*. Si ces travaux n'ont pas pénétré, comme les fouilles de Tello, de Niffer et de Suse, dans les profondeurs du XXX^e siècle ou même du XL^e siècle avant l'ère chrétienne, ils nous montrent en revanche la capitale de l'ancien Orient dans sa plus grande splendeur, à l'époque de Nabuchodonosor et des rois de sa dynastie. Déjà quelques fragments de briques émaillées, ramassés par les voyageurs à la surface des mêmes tells, avaient frappé les archéologues par la vivacité et la solidité de leurs couleurs; elles avaient suffi pour confirmer à leurs yeux les assertions de Ctésias sur les figures d'animaux, grands de plus de quatre coudées, qui décoraient de leurs reliefs polychromes les murs et les tours en briques des deux enceintes intérieures de la cité royale babylonienne¹.

Ces murs et ces tours, la Mission allemande en a retrouvé des parties importantes et, sur ces surfaces couvertes d'un magnifique émail bleu intense, elle a relevé de grandes figures d'animaux d'un superbe caractère, se détachant en jaune ou en blanc, avec des touches de détail vertes ou noires. Ce sont des lions rugissants, des taureaux d'une race nerveuse et fine, et, parmi eux, maintes fois répété dans l'une ou l'autre des deux couleurs dominantes, un être fantastique présentant les plus étroits rapports avec le

1. Diodore de Sicile, II, 8, d'après Ctésias qui, médecin grec d'Artaxerxès, était un témoin oculaire. Les nouvelles découvertes confirment l'exactitude absolue de ses descriptions : « Ενόησαν δ' ἔν τε τοῖς πύργοις καὶ τεύχεσι ζωὰ παντοδαπὰ φιλοτέχνως τοῖς τε χρώμασι καὶ τοῖς τῶν τέπων ὁπομιμῆμασι κατεσκευασμένα. » Les mesures mêmes correspondent : « Ἦν ἦσαν τὰ μεγέθη πλεῖον ἢ πήχῶν τεσσάρων ». Le procédé d'estampage sur les briques, avant leur cuisson, n'est pas indiqué avec moins de justesse : « Ἐν ὤματις ἐστὶ ταῖς πλίνθοις διατετύπωτο. »

monstre à tête, à corps et à queue de serpent qui fait l'objet de notre étude¹. Marchant, comme la petite figure de l'empreinte de Goudéa, sur ses quatre longues pattes, armées en avant des griffes du lion, en arrière des serres de l'aigle, il a tout le reste du corps couvert d'écaillés minutieusement modelées. Un des cinq ou six fragments de briques babyloniennes que possède le musée du Louvre, émaillées de losanges de couleur blanche, appartient justement à ce réseau squammeux. Ne pouvant pas connaître l'ensemble de la figure, M. de Longpérier y voyait assez naturellement les restes d'un plumage²; mais la comparaison avec les reproductions en couleur, publiées notamment par Delitzsch, ne laisse aucun doute à cet égard. Parmi les autres détails soigneusement exprimés, notons la queue au dard de scorpion et la langue fourchue du reptile. La tête, relativement très petite, est moins plate que dans les anciens modèles chaldéens; mais, avec son œil rond, avec ses écaillés imbriquées sur le nez, elle conserve assez bien le type de la tête de serpent³. (Voir p. 7 l'ensemble de la figure.)

Cependant les symboles qui surmontent cette tête semblent, au premier abord, s'écarter beaucoup des anciennes représentations, même de celles des koudourrous. Je ne parle pas de la torsade des cheveux, devenue, comme dans nombre d'autres figures, une crinière assez peu distincte; mais, en avant du front, une seule pointe, au lieu de deux, se dresse en forme de haut triangle, et fait penser à la corne unique d'une licorne; un peu en arrière, on ne voit aussi qu'un seul enroulement pour représenter les deux cornes recourbées de l'ancienne coiffure des divinités chaldéennes.

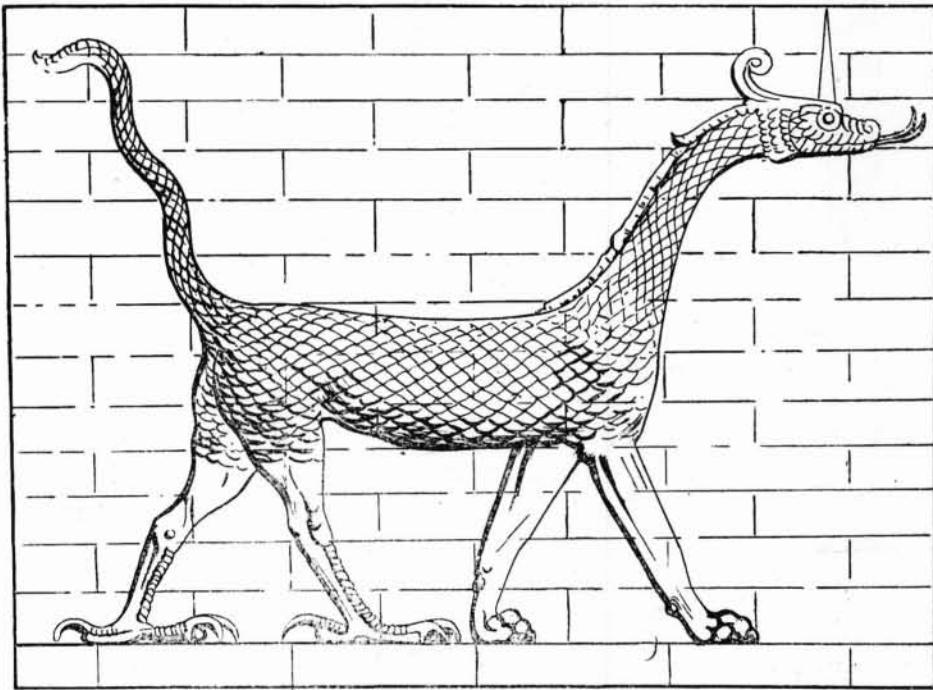
La modification est, croyons-nous, plus apparente que réelle; il n'y a là qu'un changement dans les conventions optiques adoptées par le dessinateur. Pour représenter de profil un couple d'objets appariés, comme les cornes d'un taureau par exemple, les artistes chaldéens suivent à volonté deux méthodes tout à fait contradictoires: l'une, inconséquente et enfantine, voulant montrer la double silhouette, la présente de face ou presque de face et triche avec les lois de la perspective; l'autre, mathématique et rigoureuse à l'excès, place les deux objets l'un derrière l'autre, au point qu'ils se

1. *Deutsch orient. Gesellschaft*, 12, p. 14, suiv. (avril 1902). On trouvera tous les exemples réunis dans Delitzsch, *Babel and Bibel (zweiter Vortrag)* 1903, figures en couleur 16 et 17; du même. *Im lande der einstigen Paradies*, fig. 23, 25 et 26.

2. A. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. vi, fig. 5.

3. Les assyriologues allemands ont reconnu avec raison dans cette figure l'animal dont le nom se lit en babylonien *Sir-roussou*, en sumérien *Mous-roussou*, littéralement le *Serpent rutilant*, c'est-à-dire terrible. C'est le monstre dont Nabuchodonosor se vante en effet, dans sa grande inscription sur pierre, d'avoir fait exécuter les images sur les murs en briques vernissées des portes de Babylone. (*Keilinschriftl. Bibliothek*, III, 2. p. 21, col. vi, 4-6). Seulement, Goudéa, bien des siècles auparavant, avait déjà placé dans son temple E-ninnou, « près de la fermeture des portes », des *Mous-roussou* « dardant leur langue », exactement comme le dragon gravé sur son cachet (Thureau-Dangin, *Cylindres de Goudéa*, cyl. A, col. xxvi. 24-25). C'est donc encore dans nos monuments de Tello que l'on trouve à la fois les premiers exemples et du nom et de la représentation.

recouvrent et se confondent en un seul et même contour. C'est le système qui a été suivi pour les cornes et les oreilles des taureaux figurés sur les mêmes murailles babyloniennes. Il faut donc dédoubler aussi, pour les têtes de serpent, la pointe droite et la corne recourbée qui les surmontent : chacune d'elles compte en réalité pour deux¹. A propos de cette pointe droite, j'ajouterai qu'elle se détache toujours en blanc pur sur le fond bleu de la paroi émaillée, tandis que la corne recourbée n'est jamais coloriée qu'en jaune. Il semble que là encore l'artiste ait conservé de l'hésitation sur la



S.S.T.

véritable nature du premier attribut et que, malgré la forme raide et pointue qu'il lui donne, il n'ait pas encore tout à fait oublié l'aigrette de plumes de l'antique coiffure des divinités.

De toute manière, il est impossible de ne pas reconnaître la persistance d'un type traditionnel qui remonte jusqu'à Goudéa et sans doute beaucoup plus loin encore. Seulement, il s'est ici cantonné dans un cycle local, et M. Delitzsch a toute raison de le dénommer le « Dragon de Babel ». Je crois même qu'il faudrait dire « les dragons de Babel » ; car il s'agit en réalité, ainsi que je l'ai déjà laissé entrevoir, d'une paire, d'un couple d'animaux fabuleux consacrés aux deux grands patrons de Babylone, Mardouk et aussi Nébo.

1. Voir p. 10 le même système appliqué au même animal, sur un cachet rapporté par le C' Cros ; cf. Menant (*Glyptique orientale*, vol. II, pl. x, fig. 4).

Pour Mardouk la preuve est déjà faite, comme on l'a vu plus haut ; mais les découvertes allemandes y ont ajouté un nouvel exemple, si démonstratif qu'il serait regrettable de ne pas lui faire une place dans notre étude. Sur un gros cylindre de lapis, élément d'un collier consacré, d'après son inscription, au dieu Mardouk de Babylone,



est sculptée en relief la figure de ce dieu, dans un magnifique costume, et l'on voit, couché à ses pieds, comme son fidèle serviteur, le fameux dragon, dans une forme qui rappelle, avec plus de précision et de finesse, le meilleur style des koudourrous¹. L'auteur de cette offrande est le roi Mardouk-nadin-soum, dont on place le règne vers le troisième quart du IX^e siècle avant notre ère².

Le rattachement du second dragon au dieu Nébo ne repose pas sur des preuves aussi convaincantes. C'est surtout la belle série de koudourrous rapportée de Suse par M. de Morgan et beaucoup augmentée par ses dernières découvertes, qui donne à ce sujet quelques indications nouvelles. Un exemple reproduit plus haut (p. 4) montre que, sur le siège gardé par le second des deux monstres semblables entre eux, le clou qui représente l'écriture cunéiforme n'est pas toujours figuré seul : il est supporté là par un rectangle, qui doit être une tablette à écrire, ou, si l'on veut, une brique³ (la brique chaldéenne n'étant, par le fait, qu'une grande tablette, sur laquelle le scribe grave la formule de consécration des édifices). Une deuxième représentation, où l'emblème du clou n'est pas figuré, le remplace, en effet, par trois de ces rectangles superposés⁴, qu'un autre koudourrou transforme en un véritable pan de construction, composé de quatorze briques appareillées, à joints alternants⁵. Enfin, sur une plaque depuis longtemps publiée⁶, qui reproduit sommairement les mêmes symboles que les galets de bornage, l'un des deux dragons, celui qui ne porte pas la lance de Mardouk, se trouve couché devant une grande tour-à-étages, très reconnaissable. Cet animal fantastique répondait donc

1. J.-H. Weissbach, *Babylonische Miscellen*, p. 16, fig. 1.

2. Vers le temps de Salmanasar II, roi d'Assyrie (859-825).

3. Galet du roi kassite Mélisihou (vers 1144-1130), *Délégation*, t. I, pl. xvi, p. 173, n° 14, cf. 17.

4. *Ibid.*, t. VII, pl. xxvii, p. 1147, n° 13.

5. Galet du roi Mardouk-apal-iddin; voir la figure à la page 9; Cf. *Délégation*, t. VII, pl. xxvi, p. 144, n° 13.

6. Menant, *Glyptique orientale*, I, p. 251, d'après W. A. I., pl. LI, 44.

à un dieu qui, président à l'écriture', aux tablettes, aux briques de fondation et, par extension, aux constructions sacrées, devait réunir en lui la science du scribe à celle de l'architecte. Or, si l'on ajoute à ces considérations que le dieu Nébo avait pour sanctuaire la plus célèbre et la plus colossale des pyramides à étages de la Babylonie, le *Birs-Nimroud* de Borsippa, la Tour de Babel de la Genèse, on trouvera tout naturel qu'il ait eu pour animal symbolique, comme son père Mardouk, l'un des deux dragons sacrés de Babylone².

J'ai tenu à faire reproduire ici la figure sculptée sur le koudourrou de Mardouk-apal-iddin, parce que c'est un des rares exemples où les deux pointes qui surmontent la tête de serpent ont conservé l'aspect de plumes, plutôt que de cornes. Sur le croquis au trait publié dans le texte de M. de Morgan, ces pointes sont même au nombre de trois. D'après notre figure, revue sur l'original, il n'y a peut-être là qu'un faux trait dont on ne doit pas tenir compte; mais la forme de ces ellipses très allongées ne permet pas de douter que l'artiste n'ait entendu représenter deux plumes.



Cela n'empêche pas du reste que l'autre interprétation, s'attachant de préférence au type d'une tête de serpent à longues cornes droites, ne l'ait emporté dans beaucoup de cas. J'en trouve une preuve d'autant plus certaine, qu'il ne s'agit plus d'une petite figure à faible relief, mais d'un bronze en ronde bosse (Voir notre Planche IV, hors texte). C'est une tête d'animal, dont le cou a été creusé en manière de

1. D'après les textes babyloniens, Nébo est le scribe par excellence, le dieu qui tient le poinçon à graver l'écriture, celui qui porte la tablette des destinées divines: voir les citations réunies dans Schrader, *Die Keilinschriften und der Alt Testament*, 3^e éd., pp. 400, 401. Les cylindres néobabyloniens et les sculptures symboliques des stèles assyriennes (par exemple la stèle d'Assarhaddon, trouvée à Sindjirli) substituent volontiers au clou de l'écriture deux bâtonnets, réunis souvent par un lien et figurant sans doute une paire de poinçons à écrire. Ce nouvel attribut est parfois dressé sur le dos même du dragon de Nébo; il arrive aussi qu'un seul monstre porte ensemble les bâtonnets et la lance de Mardouk, associant les emblèmes des deux patrons de Babylone (Menant, *Cylindres orientaux*, t. II, pl. x, fig. 4. cf. 7; voir aussi, à la fin du présent article, le cachet rapporté par le Cⁱ Cros.

2. Le même animal étant plus anciennement consacré au dieu Nin-ghis-zida, comme je l'ai indiqué plus haut, cela confirme l'opinion de Hommel, qui considère Nébo comme une forme plus récente de Nin-ghis-zida. (*Die Altisraelitische Überlieferung*, p. 64.) N'est-il pas curieux, dans tout ceci, de voir l'antique symbole des serpents entrelacés, prototype du classique caducée, se transmettre de Ninghis-zida—Nébo à Hermès—Mercure ?

douille. Lorsque cet objet, venant de Mésopotamie, me fut présenté au Louvre, je crus d'abord voir une tête d'antilope démesurément aplatie; mais, en l'examinant de plus près, je n'eus pas de peine à reconnaître la tête de notre dragon babylonien, exécutée au contraire avec un art scrupuleux. Rien n'y manque, ni l'œil rond du serpent, ni le front plat, ni la bouche fendue, montrant encore les deux amorces brisées de son double dard, ni les écailles dont les zones parallèles prennent au-dessus du cou l'aspect d'une série de chevrons, sans doute pour rappeler la crinière traditionnelle. Quant à la coiffure, elle s'est ici tant soit peu déformée ou, si l'on veut, transformée: à côté des anciennes cornes de taureau, réduites à l'état d'enroulements décoratifs, les plumes sont devenues deux cônes aigus qui se dressent comme deux broches et font du monstre babylonien un véritable serpent cornu. On remarque de plus, sur le front et dans les orbites des yeux, des traces d'incrustations en émail et en pierres précieuses.

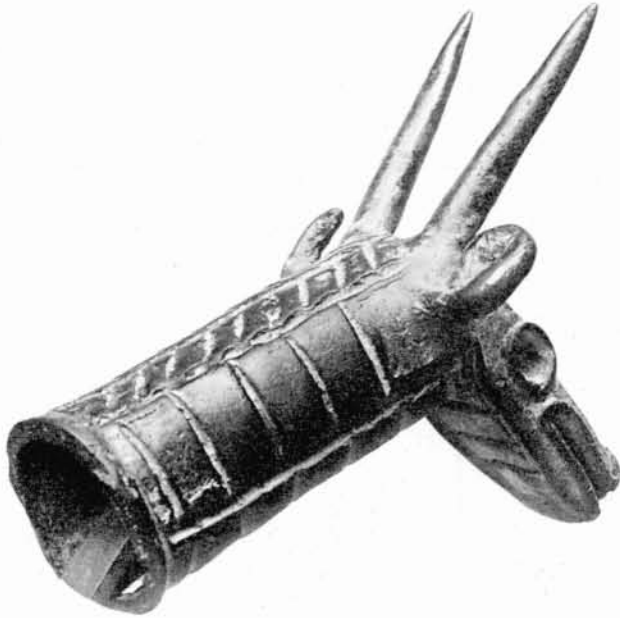
Tous ces détails se réunissent pour caractériser un ouvrage appartenant à une époque relativement avancée, mais encore excellente, de la métallurgie babylonienne. C'est une pièce très curieuse à tous égards. L'usage même de l'objet est intéressant à déterminer: on peut y reconnaître, soit un attribut provenant de quelques statue, soit l'ornement qui terminait le timon d'un char, consacré sans doute à l'un des deux grands dieux de Babylone¹.

Le lecteur me pardonnera les minutieuses comparaisons qui précèdent, en se rendant compte qu'elles ont servi à préciser l'identité religieuse et le symbolisme de ces deux divinités, non sans jeter aussi quelque lumière sur une autre personnalité divine de l'ancien panthéon chaldéen, le dieu Nin-ghis-zida, patron de Goudéa².

1. Voir ici les chars sacrés assyriens, dans Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 24 et 50.

2. Pour l'identification du dieu Nin-ghis-zida, M. le Professeur Eduard Meyer a bien voulu m'écrire qu'il était arrivé, de son côté, à des conclusions qui se trouvent être très voisines des miennes, d'après un fragment de bas-relief du Musée de Berlin, qu'il se propose de publier.





TÊTE EN BRONZE DU DRAGON BABYLONNIEN